

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire

Herausgeber: [s.n.]

Band: 31 (2024)

Heft: 2: 30 Jahre traverse : un collectif au travail

Vorwort: 30 Jahre traverse : un collectif au travail

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

30 Jahre *traverse*: un collectif au travail

«Bei ‹traverse› arbeitet niemand, für ‹traverse› hingegen viele.»¹

À l'occasion du trentième anniversaire de la fondation de *traverse*, le comité de rédaction de la revue prend la parole et propose de se pencher sur la fabrication de l'objet que vous tenez entre les mains ou des textes que vous lisez sur un écran. Deux fils rouges nous semblent particulièrement adaptés pour aborder l'histoire du projet *traverse* au cours de ces trois décennies: sa dimension collective, d'une part, et les tensions productives qui émergent de ce travail collectif, que nous appelons le «projet intellectuel» de *traverse*. Pourquoi et comment *traverse* a-t-elle été créée? Comment la revue est-elle produite? Par qui, et en suivant quelles règles? Pour qui écrivent les auteur·e·s de la revue, et qui sont celles et ceux qui la lisent? Quelles sont les principales difficultés qui se posent au collectif qui produit cette revue? Enfin, quel est le «projet intellectuel» de *traverse*, et quelles sont les idées qui animent cette revue pour le futur? Ce texte, signé et produit de manière collective, vise à proposer des réponses à ces questions.

Au moment du vingtième anniversaire de *traverse* en 2014, les historiens Christoph Conrad, Frédéric Sardet et Jakob Tanner avaient esquissé la genèse de la revue.² Comme l'historienne Béatrice Schumacher l'avait fait également en 2010 dans un numéro anniversaire de la *Revue suisse d'histoire*³ (RSH), ils y décrivaient un double mouvement. L'un transnational et scientifique, celui d'un renouvellement disciplinaire en histoire, dans le sens d'une volonté d'intégrer des perspectives nouvelles de l'histoire sociale, de la microhistoire ou encore du dialogue avec les autres sciences humaines et sociales. Ils et elle insistaient d'autre part sur une dimension politique du projet qui devait mener à la création de *traverse*, celle-ci propre au contexte suisse. Comme on le verra également dans la contribution à ce numéro de Simone Chiquet ainsi que dans l'interview d'Hans-Ulrich Schiedt, les différents collectifs qui émergèrent au tournant des années 1990 et qui allaient donner naissance à la revue en 1994 avaient en effet en commun de s'être formés en réaction à la politisation de la mémoire de la Seconde Guerre mondiale. Cette vague mémorielle était notamment occasionnée par les célébrations du cinquantenaire de la mobilisation générale de

septembre 1939, célébrée entre hommes, et dans la joie (!), en automne 1989. Pour les personnes qui fondèrent *traverse*, il s’agissait de s’opposer à une certaine «*Erinnerungsdiktatur*»⁴ qui pesait sur l’historiographie suisse et, comme le soulignait Béatrice Schumacher, lorsqu’elle était membre du comité de rédaction de la revue: «Es war ein Moment, in dem es wichtig schien zu zeigen, dass in der Schweiz auch in anderer Art über Geschichte nachgedacht, geforscht und geschrieben wird.»⁵

La suite de ce texte est structurée de la manière suivante. Une première section présente l’histoire de la revue et son organisation générale. Une deuxième se penche sur les lectrices et les lecteurs de la revue. La troisième aborde les défis qui se posent à *traverse*. Nous concluons enfin en dessinant à grands traits nos idées pour le futur du projet intellectuel de la revue.

La fabrique *traverse*

Depuis son origine, une des caractéristiques de *traverse* était l’organisation par numéros thématiques, qui reflète l’ambition de proposer une contribution collective et plurielle à une question, plutôt que de servir de caisse d’enregistrement à des articles individuels. L’édition de numéros thématiques était devenue une mode bien établie qu’illustre la publication annuelle de la Société suisse d’histoire économique et sociale (SSHES) depuis 1981 et celle d’*Itinera* en 1984, supplément à la RSH, la revue qui reste la plus comparable à *traverse*. Ainsi, avec cette formule, *traverse* faisait partie d’une tendance générale parmi nombre de revues. On perçoit cependant une différence de ton dans le choix des thèmes, plus établis et classiques chez *Itinera* à l’époque. Citons par exemple «Histoire et belles histoires de la Suisse: Guillaume Tell, Nicolas de Flüe et les autres, des chroniques au cinéma» en 1989, «Piété populaire dans les communautés rurales» en 1988, ou encore «L’histoire de l’Église et l’histoire générale en Suisse» en 1986.

Alors que les numéros d’*Itinera* rassemblaient en général des contributions à une journée d’étude ou à une conférence, les thématiques abordées dans *traverse* trouvaient leur origine dans des propositions du comité de rédaction. L’objectif des fondateurs et fondatrices était de combler des lacunes de l’historiographie et de proposer des thématiques qui concrétiseraient leur projet d’aborder l’histoire autrement que ne le faisait les autres revues, même s’il serait caricatural d’opposer de manière stricte *traverse* et *Itinera*. Signalons notamment que le second volume d’*Itinera*, paru en 1985 et édité par Annamarie Ryter, Regina Wecker et Susanna Burghartz, abordait une thématique novatrice, soit l’histoire des femmes: «À la recherche du passé féminin».

Dans le but d'offrir des perspectives nouvelles d'interprétation, le choix des thématiques était donc au centre du projet de *traverse*. L'aspect collectif de la démarche au sein du comité de rédaction était également fondamental, même si des historiennes et historiens externes à *traverse* étaient invités à éditer des numéros, mais toujours en collaboration avec un ou plusieurs membres du comité de rédaction. L'histoire de ces thèmes se lit comme un abécédaire des sujets importants qui ont animé l'historiographie suisse depuis trente ans.

Alors que la Suisse officielle s'imaginait en forteresse armée au centre de l'Europe, le premier numéro de la nouvelle revue thématisait la question des drogues et de la dépendance avec un sous-titre provoquant: «Piquer, fumer, se piquer, avaler» (1994/1, Fig. 1, p. 25). Deux ans après la fermeture spectaculaire du Platzspitz à Zurich (une scène ouverte de la drogue qui s'était développée depuis la fin des années 1980), la revue choisissait cette thématique pour s'extirper de «la tiédeur des médiocres» et pour «donner les moyens à l'histoire d'être effectivement une connaissance pour le présent»,⁶ comme le suggérait l'éditorial. Une fois les thématiques choisies, les auteurs et les autrices étaient recruté·e·s d'abord sur invitation, puis également par appel à contributions dès le début des années 2000.

En feuilletant la revue, on trouve des numéros thématiques consacrés à des objets historiques sans focalisation spécifiquement suisse tels que «Communisme» (1995/3, Fig. 2, p. 26), «Violence» (1995/1), «Images de l'autre» (1996/1), pour ne prendre des exemples que dans les trois premières années de la revue. On trouve aussi, toujours parmi ces premières années, des dossiers spécifiquement liés à la Suisse par la formulation d'un questionnement, tels que «La Suisse et l'Europe» (1994/3), «Mai 1945» (1995/4), et d'autres mettant au centre de la focale des approches méthodologiques, tels que «Biographies» (1995/2), ou encore «Genre: masculin» (1998/1). En 1997, la revue consacrait un numéro à «L'histoire de l'environnement», rehaussé par un sous-titre frappant «Une histoire indépendante de l'homme?» (1997/2). Après un court éditorial, un article à la forme inhabituelle proposait, sous forme de la reproduction d'un échange de courriels très nourri, une discussion historiographique sur l'état du champ de l'histoire environnementale.⁷ Des numéros sur les liens entre la Suisse et le «Tiers monde» (1998/2), au dossier consacré aux théories du complot (2004/3), en passant par le dossier sur les «Non-lieux de mémoire» (1999/1), ce processus collectif a débusqué, espérons-le, certains thèmes novateurs alors en discussion dans le champ historiographique en Suisse et à l'étranger.

La période entre 2010 et 2013 marque une autre étape importante dans l'histoire de la revue avec la publication d'une série de quatre numéros proposant des bilans historiographiques sur de grands domaines de l'historiographie suisse et internationale. On trouve par exemple «Politique économique et relations ex-

térieures» dans le numéro consacré à l'histoire économique (2010/1), «Immigration et présence étrangère en Suisse. Un champ historique en développement» dans le numéro consacré à l'histoire sociale (2011/1), «Blicke in eine Landschaft. Zur Schweizer Kulturgeschichtsschreibung der Vormoderne» dans celui consacré à l'histoire culturelle (2012/1) et «Die Politik mit dem Bürgerrecht» parmi les contributions qui constituaient le cahier consacré à l'histoire politique (2013/1).

Comme le suggèrent ces quelques titres, *traverse* est, dès son origine, une revue bilingue en français et en allemand, dont les numéros thématiques proposent des articles portant sur l'ensemble des périodes historiques du Moyen Âge à l'histoire contemporaine.

Cette première ambition passe souvent inaperçue auprès des membres du comité de rédaction qui s'habituent rapidement à l'utilisation des deux langues lors des séances. Or, il importe de souligner le défi que cela représente de parvenir à se comprendre et à prendre le temps d'échanger dans un environnement bilingue. Le choix de publier principalement en allemand et en français – et peu en anglais, réservé en principe à des autrices et auteurs incapables d'écrire dans les langues nationales – est lié à l'ambition idéaliste de produire une revue non seulement scientifique, mais aussi culturelle qui servirait à incarner une certaine diversité résistant à certaines simplifications. En effet, les responsables des numéros ont souvent à cœur de favoriser l'utilisation d'historiographies croisées, de favoriser dans les recensions le passage d'œuvres historiques de part et d'autre de la Sarine. Le bilinguisme français-allemand contribue à décloisonner les aires linguistiques, et à contrebalancer les effets d'enfermement dans une langue des communautés scientifiques et intellectuelles. Le bilinguisme de *traverse* se trouve ainsi au cœur du projet de la revue, comme le montrent les contributions à ce numéro anniversaire.

Un élément supplémentaire du bilinguisme émerge de la traduction. Depuis les premiers numéros de la revue, des résumés en français (pour les articles parus en allemand) et en allemand (pour les articles parus en français) paraissent dans la revue, ce qui implique de traduire les thèses centrales de chaque article de manière relativement détaillée. D'innombrables idées et approfondissements sur la pensée originale des autrices et des auteurs ont émergé des demandes de précisions formulées lors de ce processus. Derrière les termes (ou parfois l'absence de termes) pour traduire une idée, se trouve parfois une profonde différence de compréhension d'un phénomène ou une différence tout aussi profonde entre les historiographies francophones et germanophones. Comment traduire «Vormoderne» en français? Alors qu'un numéro récent parlait en français de «Moyen Âge postcolonial» pour rendre en français l'idée de «Vormoderne postcolonial», un autre numéro parlait lui de «prémodernité». Que désigne la «Kul-

turgeschichte» ou «Weltgeschichte» dans un contexte francophone, et comment traduire «public history» dans les deux langues de la revue? Identifier, intégrer dans nos réflexions et tenter de surmonter ces problèmes occupent une partie importante de nos séances de comité de rédaction.

Faire des numéros de *traverse* des projets «trans-époques» historiques amène le comité de rédaction à formuler des thématiques assez larges, capables de s'adapter aux différentes périodes. Exception faite de certains numéros axés sur une date («Mai 1945», 1995/4), ou une thématique exclusivement contemporaine «Les saisonniers·ères en Suisse» (2022/3) ou plus ancienne («Moyen Âge post-colonial», 2022/2), l'ensemble des numéros contiennent des articles abordant la thématique commune dans différentes périodes historiques, du Moyen Âge au passé le plus récent. Intégrer la dimension transpériode dans la conception des numéros fait ainsi partie intégrante des discussions préalables à l'élaboration des numéros. En retour, elle vient enrichir les thématiques en les décentrant d'un certain présentisme, ou de l'enfermement dans une période plus ancienne, qui négligerait de tisser des liens possibles avec le passé plus récent.

Dès la formulation des premières idées en vue de créer la revue, l'existence de rubriques récurrentes était envisagée. Ces rubriques étaient, elles aussi, partie intégrante d'une démarche collective et de mise en perspective plurielle de questionnements historiques, au même titre que l'organisation par numéro thématique et le bilinguisme. À quelques changements près, une étonnante stabilité marque l'existence des rubriques au sein de *traverse*. La rubrique «Portrait» permet de présenter une personnalité ou une institution; «Débat» accueille la présentation d'une controverse en un ou plusieurs textes contradictoires; «Document» propose la reproduction et le commentaire d'une source historique, un texte le plus souvent, mais aussi des photographies (reprise au fil du temps par une nouvelle rubrique, «Image»); «Article libre», accueille un article non lié à la thématique du numéro depuis son introduction dans le plan de revue en 1997.

La rubrique «Comptes rendus» est, depuis le lancement de la revue, divisée en deux parties. Un premier groupe de recensions propose une discussion critique d'ouvrages portant sur la thématique spécifique du cahier; son contenu n'est donc le plus souvent pas lié à la Suisse. Une seconde partie, dite de recensions générales, discute des ouvrages récents parus, sans liens avec le thème du cahier et demeure plutôt orientée sur l'histoire helvétique. Pendant vingt-cinq ans, c'est Mario König qui a été responsable de cette rubrique, en collaboration avec plusieurs générations d'autres membres de la rédaction. Mario König fut un membre extrêmement apprécié de la rédaction: collégial, érudit, rétif aux hiérarchies universitaires, sa fidélité à *traverse* a porté le projet pendant plus de deux décennies. Sa longue expérience de la recherche et son refus de laisser arbitrer des luttes universitaires par le biais des recensions – une revue appelait récemment à ces-

ser d'utiliser les recensions comme de nouvelles «enclosures»⁸ – ont garanti à la rubrique sa qualité pendant toutes ces années. Béatrice Schumacher ne s'y trompait pas en 2000 lorsqu'elle qualifiait cette rubrique de «einer der wichtigsten, da meist gelesenen, Bausteine jeder Ausgabe».⁹

Depuis sa fondation, environ 1500 auteur·e·s ont écrit pour notre revue. Sollicités par les éditeurs et éditrices d'un numéro thématique ou ayant soumis leur «article libre» à l'adresse de contact, ils et elles représentent autant d'histoires uniques et de rapports spécifiques à la revue. Une chose est sûre: le comité de rédaction, ou au moins une partie de ses membres, est entré en contact avec eux et elles. Leur texte a été relu, commenté, retravaillé, puis édité, au cours de séances de travail en groupes d'éditeurs et d'éditrices du numéro, puis au sein de la rédaction, par les relecteurs internes et externes, puis par la maison d'édition Chronos, qui édite la revue depuis sa fondation. C'est le travail commun de cet ensemble de parties prenantes qui a produit les 93 numéros de *traverse* (Table 1, p. 27–30).

Rappelons ici que si *traverse* a pu voir le jour, c'est qu'il s'agissait du projet d'une rédaction et d'un éditeur, Hans-Rudolf Wiedmer, qui venait alors de fonder la maison d'édition Chronos à Zurich et qui se spécialisait dans l'édition d'ouvrages historiques.

Le travail au sein du comité de rédaction est bénévole, et il se fait toujours en plus des tâches professionnelles centrales et rémunérées de chacun et chacune: dans les universités, dans des projets de recherche, dans les écoles, les administrations ou ailleurs. Pour chacune et chacun, il s'agit donc de prendre sur son temps libre pour réfléchir, débattre, écrire, et éditer. Beatrice Schumacher parlait à propos du comité de rédaction de *traverse* d'un «Team von durchschnittlich über ein Dutzend engagierter Historikerinnen und Historiker der sogenannt jüngeren Generation».¹⁰ Même si l'on sait bien que «la jeunesse n'est qu'un mot»¹¹, force est de constater qu'à la jeunesse relative des fondateurs et fondatrices, c'est ensuite le mélange, au sein du comité de rédaction, des différentes générations qui a permis la durabilité de la revue. Ainsi, alors que certains membres demeurèrent au sein du comité pendant plusieurs décennies, de nouvelles arrivées assuraient un renouvellement constant en donnant au collectif de nouvelles impulsions qui, si elles étaient parfois moins durables, assuraient néanmoins la régénération des idées et des énergies.

Entre 1994 et 2024, on compte 68 membres du comité de rédaction. Le temps moyen passé au comité est de 7 ans et demi. Mario König a passé près de 30 ans, de la fondation du groupe à sa disparition en 2019, Hans-Ulrich Schiedt pas moins de 29 années au comité, de 1992 à 2020. Ce texte est l'occasion de rendre hommage au rôle moteur de telles personnalités, toutes les deux extérieures au monde de l'université, tout comme Katja Hürlimann, qui a fait partie du comité de rédaction entre 2000 et 2022. Alors qu'Hans-Ulrich Schiedt a été salarié

au sein de nombreux projets FNS et de l'*Inventar Historischer Verkehrswege*, puis qu'il est devenu secrétaire de la SSHES, Mario König était historien indépendant, travaillant notamment pour la Commission indépendante d'experts Suisse – Seconde Guerre mondiale (CIE, communément appelée Commission Bergier) entre 1998 et 2002, et à des projets d'histoire d'entreprises. Katja Hürlimann, quant à elle, a enseigné l'histoire au lycée et travaillait également comme historienne indépendante, entre autres pour l'histoire du canton du Lucerne.

L'observation de la composition du comité montre que sa taille a eu tendance à s'accroître au fil du temps. Plus important au début, le nombre de personnes actives hors de l'université a baissé. Le départ presque simultané des trois personnalités citées précédemment a notamment marqué une inflexion importante vers une forme d'académisation dans le profil des membres. Rappelons toutefois que la revue a été une revue académique dès sa fondation, se dotant par exemple d'un comité scientifique composé de professeur·e·s. La revue a fait un pas supplémentaire dans cette direction en 2005 lorsqu'elle est devenue en tant qu'association, une section de la Société suisse d'histoire, puis en 2019, lorsqu'elle a introduit le *peer review*, de façon à renforcer l'attractivité de la revue et pour respecter les critères désormais dominants dans le monde scientifique, condition de notre attractivité pour les chercheurs et les chercheuses. Cela ne signifie nullement, en revanche, que la revue renonce à ses principes. Ainsi, la manière dont la revue a introduit la procédure en double aveugle témoigne, elle aussi, de la centralité de la dimension collective dans le fonctionnement de la revue. Notre procédure est la suivante: le groupe qui édite le numéro communique l'ensemble des articles anonymisés à un·e relecteur·trice externe qui, contre une rémunération forfaitaire, évalue l'ensemble du numéro. Un second relecteur·trice, membre du comité de rédaction, évalue également l'ensemble des articles avant que l'identité des auteur·e·s n'ait été révélée. Le travail des éditrices et éditeurs du dossier thématique est ensuite complété dans les rubriques, avant d'être discuté devant l'ensemble du comité de rédaction. *traverse* s'est ainsi adaptée au *peer review*, mais à sa manière: le/la relecteur·trice unique doit être bilingue, accepter de relire l'ensemble, et le second *reviewer* fait partie du comité de rédaction, assurant ainsi le suivi de notre collectif sur les contenus et en assure la cohérence.

Qui lit *traverse*?

Si un groupe de rédacteurs et rédactrices, auteur·e·s, produit *traverse*, c'est dans le but que la revue soit lue. La figure du lecteur et de la lectrice est au cœur d'une tension qui a existé depuis la création de la revue: faut-il faire de *traverse* une revue scientifique destinée à un lectorat spécialisé, ou une revue culturelle, des-

tinée à un public plus large? Entre 1989 et 1993, cette tension fut tranchée plutôt en faveur du choix d'une revue académique, en reléguant au second plan le projet d'une revue d'histoire explicitement «critique» que certains appelaient de leurs vœux. En 2000, Béatrice Schumacher écrivait déjà que la revue avait vécu une certaine académisation, ce qu'elle semblait regretter, au moins en partie. Elle écrivait: «Ursprünglich verstanden als Fachorgan mit Gebrauchswert für ein breiteres, geschichtsinteressiertes Publikum, hat ‹Traverse› eher seine Funktion als Forum und Diskussionsort der professionellen Szene entwickelt, ohne dabei zum Spezialistenblatt geworden zu sein.» Elle mentionnait également: «Das breitere publizistische Interesse, das sowohl Themen der Dossiers wie einzelnen Beiträgen zweifellos gebührt, wird dagegen des öfteren etwas zu zaghaft ausgeschöpft.»¹² On retrouve des prises de position comparables dans ce numéro, qui regrettent la dimension académique de notre revue.

Qui lit donc *traverse*? Parmi les quelque 300 abonné·e·s à la revue aujourd’hui (environ 431 en 2000, ce qui constitua un maximum), on retrouve des bibliothèques et des instituts d’histoire, des lycées et écoles, des institutions de recherche et centres de documentation. Ensemble, ces abonnés «institutionnels» constituent entre 20 et 30% de nos abonnements. Mais la part du lion est constituée de particuliers liés au monde de l’histoire: personnes actives dans l’université, docteur·e·s en histoire actifs et actives hors de l’académie, anciens membres de la rédaction, personnes intéressées par l’histoire au sens large.

Gageons que le principal accès, et de loin, à la revue, se fait aussi désormais via E-periodica (à l’époque, retro.seals.ch), la plateforme de l’École polytechnique fédérale de Zurich qui met à disposition les numéros gratuitement et en format électronique. En 2022 uniquement, la plateforme dénombrait 4945 visites sur les pages de la revue, et 2561 articles téléchargés en format PDF. Autant d’articles lus, ou peut-être uniquement survolés, par autant de lecteurs et de lectrices.¹³

Un rapport de 2017 rédigé par Mario König¹⁴ permet de constater que la structure des abonné·e·s comprenait de nombreux·ses étudiant·e·s en 2000. Ils et elles représentaient encore près de 25% des abonné·es, pour redescendre à moins de 5% en 2015: sans doute un effet de la déshabitation à la lecture sur papier ainsi que l’effet de la mise à disposition via E-periodica (Table 2, p. 30).

Le lectorat de *traverse* correspond, dans les grandes lignes, au profil généraliste de la revue. Là aussi, les débats de fondation avaient été animés. Mais comme le relevait Hans-Ulrich Schiedt en 2017, le comité de la revue avait renoncé à toute ligne explicite pour embrasser une option généraliste: «expliziter Verzicht auf bestimmte wissenschaftstheoretische und methodische Positionierung; vielmehr sollten die entsprechenden ProtagonistInnen in der Zeitschrift gegeneinander antreten (1990).»¹⁵ *traverse* ne serait donc pas le projet d’une école. Le même Hans-Ulrich Schiedt parlait de «Routine und Sachzwanglogik», qui limitait par la force

des choses le champ des débats au sein du comité de rédaction pour les ramener à ce qui comptait au jour le jour: faire paraître la revue, contre vents et marées.

Dans son rapport, Mario König montrait également que le nombre de numéros vendus en librairie ou commandés sur le site de Chronos variait énormément de numéro en numéro: même si les données sont incomplètes pour la période avant 2004, le volume «Communisme», paru en 1995/3, ressort comme un succès de librairie alors que d'autres numéros ont eu beaucoup de mal à trouver leur public. Ce furent toutefois les numéros historiographiques mentionnés plus haut, parus entre 2010 et 2013, qui battirent tous les records, et continuent de se vendre plus de dix ans après leur parution, le plus vendu était celui consacré à l'histoire économique (2010/1).

Les défis qui se posent à la revue

En 2000, Béatrice Schumacher relevait dans la RSH qu'après sept ans d'existence on pouvait relever à propos de *traverse*: «En bémol, font défaut à la revue les ressources qui allégeraient sa production et assureraient sa publication dans le long terme».¹⁶ Elle notait à l'époque que *traverse* publiait 600 pages par année «ohne jede Entschädigung der dahinter stehenden redaktionellen Arbeit».¹⁷

Les défis pour une revue scientifique comme *traverse* sont nombreux. On peut les classer en deux ensembles: l'engagement au sein du comité de rédaction et le financement d'un tel projet.

Il est vrai que *traverse*, en plus d'être un projet collectif, est un projet bénévole, puisque personne, au sein du comité de rédaction, n'est salarié. Est-ce une des raisons pour laquelle le comité se serait «académisé» au fil de ses 30 années d'existence? Une grande partie des heures investies à la confection des numéros le sont gratuitement, ou alors dans le cadre des engagements au sein des universités, à titre de contribution à la recherche. Officiellement, la contribution aux débats dans la cité est une demande récurrente dans les concours universitaires, les candidat·e·s à des postes stables devant satisfaire à cette exigence. Mais paradoxalement, cette activité reste très peu reconnue, souvent peu visible, et empêche souvent les personnes engagées de terminer leurs propres livres, qui sont exigés pour le prochain niveau de qualification ou de carrière. En effet, si les responsables des numéros apparaissent comme autrices et auteurs de l'éditorial, l'immense travail fourni pour remplir les différentes rubriques et pour préparer les numéros à destination de l'éditeur est anonyme.

Les membres de la rédaction peuvent valoriser dans le monde académique ce travail au sein du comité, ce qui contribue sans doute à l'académisation de *traverse*.

Il est vrai également que les collaborations qui se développent au sein de la revue

permettent d'établir des réseaux intenses – le sentiment d'appartenance est fort. En plus d'être particulièrement enrichissants sur le plan personnel, ces contacts constituent des ressources précieuses pour lancer de nouvelles idées et dans le développement des parcours professionnels.

Le deuxième ensemble de défis auxquels est confrontée *traverse* se situe dans le financement. L'écosystème des revues scientifiques, en Suisse comme ailleurs, a beaucoup évolué en trente ans. D'une part, la «consommation» des revues change; de l'autre, les supports évoluent vers une digitalisation quasiment totale. Ces discussions ont accaparé le comité de rédaction lors de nombreuses séances; elles se sont également étendues aux partenaires de la revue, en particulier l'éditeur Chronos et l'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSH). Au moment d'entrer dans l'ère de l'*open access*, il fut difficile de comprendre immédiatement tous les paramètres essentiels; les partenaires – éditeurs et éditrices, institutions de financement, auteur·e·s – suivent également des logiques différentes en fonction des pratiques et des intérêts propres. Le modèle actuel demeure insatisfaisant, car il continue de dépendre des ventes et abonnements alors que ceux-ci déclinent sous la pression pour rendre l'accès entièrement gratuit. Dans le budget de *traverse*, les frais sont principalement liés à l'édition (correction, mise en page, production). Faut-il à terme se passer de la matérialité de la revue et de n'être qu'une plateforme de transmission de textes en PDF? Ou faut-il lutter pour conserver un objet papier? Cette dernière tendance est largement majoritaire aujourd'hui au sein du comité. En même temps, il y a aussi une forme de découragement face à des évolutions sur lesquelles nous n'avons que peu de prise.

Un «projet intellectuel» pour 30 années supplémentaires?

traverse évoque à la fois la traversée, le passage et l'opposition. En jetant des ponts par-dessus la barrière de röstis, la revue relie les régions, les langues et les cultures scientifiques. C'est précisément parce que le projet «travers» – au début, encore sans «e» – des années 1990 se voulait fédérateur qu'il a toujours été confronté à certaines difficultés en allant à l'encontre de certaines habitudes, de contenus et de formats de publication établis. Les croisements, au sens linguistique et historiographique du terme, ainsi que le développement et la mise en œuvre de perspectives transversales ne sauraient être des processus linéaires. Ils sont le résultat de débats qui peuvent être houleux, longs ou compliqués. Ainsi, les discussions internes à la rédaction sur les cahiers thématiques ou les normes de qualité, les défis liés à la production des numéros, les positionnements en matière de politique scientifique ou encore les critiques qui sont parfois adressées à

la revue ou à certains cahiers sont l'expression de frictions productives qui encouragent et alimentent le projet *traverse*, ce projet multilingue et collectif. Les souvenirs d'anciens membres de la rédaction réunis dans ce numéro, mais aussi le commentaire des archives *traverse* dans notre rubrique «Document», montrent que ces frictions étaient présentes dès le début de la revue. Les premières critiques de cahiers parvenues au comité de rédaction pointaient à la fois les mérites, mais aussi les limites des contenus proposés par une revue qui se voulait différente. L'historienne Regula Schmid (Keeling), aujourd'hui professeure d'histoire médiévale à l'Université de Berne, s'adressait ainsi par exemple à la rédaction le 29 avril 1993 depuis le Historisches Seminar de l'Université de Zurich avec un feedback positif sur le numéro zéro: «Ich begrüsse es sehr, dass in der Schweiz eine neue Zeitschrift für Geschichte erscheinen soll, die als Forum v. a. auch für jüngere Forscherinnen konzipiert ist. Die Null-Nummer ist thematisch sehr interessant, positiv finde ich vor allem die Konzentration auf ein Schwerpunktthema. Die Verbindung von historischen Studien und Aktualitätsbezug ist im Vergleich zur SZG neu und wichtig. Für eine gesamtschweizerische Zeitschrift notwendig ist die Zwei- bzw. Mehrsprachigkeit; in dieser Beziehung sind die relativ ausführlichen Resüme, ebenfalls im Vergleich zur bestehenden Zeitschrift, sehr gut gelungen. Uebrigens: Die Buchbesprechungen sind von geradezu unvergleichlich guter Qualität!»¹⁸

Le titre, en particulier, ne lui convenait pas. Que signifiait exactement «travers»? «querbeet», «quer in der Landschaft», «Uebergang», «querfeldein» ou avait-il même un rapport avec le dressage équestre?¹⁹

Dans les colonnes de la *Neue Zürcher Zeitung* (NZZ), le mélange des genres ne suscitait pas d'enthousiasme. Dans un compte rendu des quatre premiers numéros de la revue parue en juin 1995, Andreas Ernst reprochait un certain manque de cohérence aux numéros. Il défendait l'idée qu'il serait beaucoup plus facile de concentrer les efforts de la revue sur la publication d'articles scientifiques intéressants et de qualité, et questionnait le bien-fondé d'y ajouter des interviews et des portraits. Ernst écrivait: «[d]ie beabsichtigte ‹Traverse›, der anspruchsvolle Quergang zwischen verschiedenen historischen Ansätzen und Ansichten droht beim verfolgten Kurs eine Gratwanderung zu werden, die weder die Freunde des historisierenden Essays noch wissenschaftlich Interessierte befriedigt.»²⁰

Aujourd'hui, trente ans et 93 numéros plus tard, la rédaction reste fidèle au profil de la revue qui déplaisait à la NZZ: elle estime que les portraits d'institutions, de personnalités et de projets au sein du paysage historique suisse sont importants, elle veut continuer à publier des interviews et réfléchit, en ce moment même, à identifier les meilleures pratiques pour la réalisation et la publication d'interviews. De même, la rédaction souhaite continuer à aborder et à lancer des dé-

bats d'actualité et continue d'investir beaucoup de temps et d'énergie dans la rubrique «Comptes rendus», qui demeure importante pour la recherche en histoire. Outre ces rubriques, *traverse* développe progressivement son offre de contenus en ligne («online only»).

Il ne fait aucun doute que la tâche la plus importante du comité de rédaction réside dans l'accompagnement des cahiers thématiques, car ils sont au cœur du projet intellectuel de la revue. Il importe aussi, non seulement d'organiser des processus de production efficaces afin de permettre aux auteur·e·s de publier rapidement, mais aussi de reconnaître et de valoriser le travail rédactionnel et éditorial comme une véritable pratique sociale de débat et d'échange, dont l'importance ne saurait se limiter à une mesure utilitariste de l'efficacité dans la production d'articles. À une époque où de nombreux éditeurs de revues déléguent le *feedback* à des évaluateurs externes, sans même aborder la question de la relecture formelle et de la production, déléguée dans des pays à bas salaires, nous considérons qu'il est de notre devoir de travailler avec les auteurs et autrices sur leurs textes. Le travail de rédaction est un travail relationnel au sein du comité et entre la rédaction et les auteur·e·s. Nous pensons que c'est là également que réside la valeur particulière de notre projet. Pour les auteur·e·s qui n'ont pas ou peu d'expérience dans le domaine de la publication, l'amélioration de leur texte ainsi qu'une relecture interne précise et professionnelle par la maison d'édition Chronos sont particulièrement formatrices et utiles pour la suite de leur carrière. Ils et elles sont nombreux·ses à avoir publié leurs premiers articles dans *traverse*, et la rubrique «Article libre» offre une procédure anonyme à laquelle participe l'ensemble de la rédaction. L'utilisation de l'expression «projet intellectuel» pour désigner notre revue et son projet a pour objectif de souligner l'investissement dans l'ensemble du processus de production, de l'esquisse de l'idée au produit final publié, et suggère que le fond et la forme sont les deux faces d'une même médaille.

Dans un paysage de revues qui s'oriente de plus en plus vers le modèle standardisé de l'*international peer-reviewed journal*, qui publie le plus rapidement possible des articles originaux pointus, qui, s'ils sont de grande qualité, ne paraissent pas avec d'autres articles sur la même thématique, *traverse*, avec d'autres revues en sciences humaines, maintient le modèle du cahier thématique. Comme le montrent les développements et la réception des *Annales* en France, de la revue autrichienne *Zeitschrift für Geschichtswissenschaften*, de *WerkstattGeschichte* ou de *Historische Anthropologie*, qui, comme *traverse*, publient exclusivement des cahiers thématiques, il existe une forte demande dans les disciplines des sciences humaines pour des revues à orientation thématique. Le choix des thématiques de ces numéros reflète les discussions du comité de rédaction qui les identifie et les fait dialoguer avec les historiographies des différentes aires sci-

tifiques et linguistiques, produisant ainsi des changements de perspective et ouvrant de nouveaux champs d'études. En bref, des cahiers thématiques bien pensés et de grande qualité qui innovent et qui participent à l'enrichissement des différentes disciplines.

La décision du Fonds national suisse de la recherche scientifique de ne plus prendre en charge, à partir de février 2024, les *article processing charges* (APCs) des articles paraissant dans les *special issues* n'affecte certes pas financièrement *traverse*, mais ignore l'importance particulière des numéros thématiques de mise en évidence spécifique à nos disciplines.²¹ Il est incontestable que les incitations du FNS répondent à l'inflation de la publication de *special issues* dans les revues de certains grands éditeurs, comme la très controversée MDPI Press. Pour mettre un terme aux pratiques de publication de ce que l'on appelle les *predatory publishers*, nous aurions souhaité que le FNS se montre davantage à l'écoute de la grande diversité des revues et des spécificités disciplinaires dans le domaine de la publication. Ce jugement global contre les *special issues* accentue la tendance à l'homogénéisation des revues scientifiques vers un modèle particulier, érigé en modèle unique. À contre-courant de cette tendance, nous restons attachés au format du cahier thématique et souhaitons à l'avenir, en tant que collectif, travailler encore plus au profilage de nos numéros en donnant plus de place aux débats et aux frictions productives liés aux sujets choisis pour les futurs numéros de *traverse*.

Comité de rédaction (avril 2024)

Notes

- 1 Béatrice Schumacher, «Mehr als ein Dutzend Köpfe – Eine Zeitschrift. <Traverse>. Zeitschrift für Geschichte. Revue d'histoire», *Revue suisse d'histoire* 50/4 (2000), 475–481, ici 476.
- 2 Frédéric Sardet, «Le moment <traverse>», *traverse* 21/1 (2014), 9–17; Christoph Conrad, «<traverse> im Kontext», *traverse* 21/1 (2014), 18–25; Jakob Tanner, «20 Jahre Traverse – Veranstaltung in Bern 5. Sept. 2014 Waisenhausplatz 30 Tra* – Erinnerungen an die Zukunft einer Zeitschrift». Ce texte, qui n'a jamais été publié, se trouve reproduit dans ce numéro avec un commentaire supplémentaire de l'auteur, voir 64–73.
- 3 Schumacher (voir note 1).
- 4 Tanner (voir note 2).
- 5 Schumacher (voir note 1), 476.
- 6 La Rédaction, «Éditorial», *traverse* 1/1 (1994), 8.
- 7 Monika Kalt, Jan Hodel, «Umweltgeschichte – revisited», *traverse* 4/2 (1997), 13–30.
- 8 Carolyn Bilton, «Against Scholarly Enclosures. Reconsidering the Art and Economics of Review», *Capitalism. A Journal of History and Economics* 1 (2019), 231–240.
- 9 Schumacher (voir note 1), 478.
- 10 Schumacher (voir note 1), 481.
- 11 Pierre Bourdieu, «La <jeunesse> n'est qu'un mot», *Questions de sociologie*, Paris 1984, 143–154.

- 12 Schumacher (voir note 1), 480.
- 13 Données E-periodica, mails des 14. et 22. 11. 2023 à Pierre Eichenberger.
- 14 Mario König, «Traverse, 2000 bis 2017. Abonnements und Einzelverkauf: Entwicklung und Strukturen M. K., 3. November 2017», Rapport distribué aux participant·e·s à la *lange Sitzung* du comité de rédaction de *traverse*, 4. 11. 2017.
- 15 Hans-Ulrich Schiedt, «Projekt NHZ – Input_kurz», notes pour la *lange Sitzung* du comité de rédaction de *traverse*, 4. 11. 2017.
- 16 Schumacher (voir note 1), 475 (Résumé).
- 17 Schumacher (voir note 1), 476.
- 18 Regula Schmid, Brief an die travers-Redaktion vom 29. 4. 1993.
- 19 Schmid (voir note 18).
- 20 Andreas Ernst, ««traverse» heisst Quergang. Eine neue schweizerische Zeitschrift für Geschichte», *Neue Zürcher Zeitung*, 24./25. 6. 1995, 46.
- 21 Der SNF stoppt die Finanzierung von Open-Access-Artikeln in Spezialnummern. Vernehmlaßung des SFN vom 30. 11. 2023, www.snf.ch/de/g2ICvujLDm9ZAU8d/news/der-snf-stoppt-die-finanzierung-von-open-access-artikeln-in-spezialausgaben (17. 5. 2024).



Fig. 1: *Couverture du premier numéro de traverse, «Picoler, fumer, se piquer, avaler: des comportements face aux drogues et à la dépendance», 1994.*

Abb. 1: *Umschlag der Nummer 1, «Saufen, Rauchen, Spritzen, Schlucken: Zum Umgang mit Drogen und Sucht», 1994.*

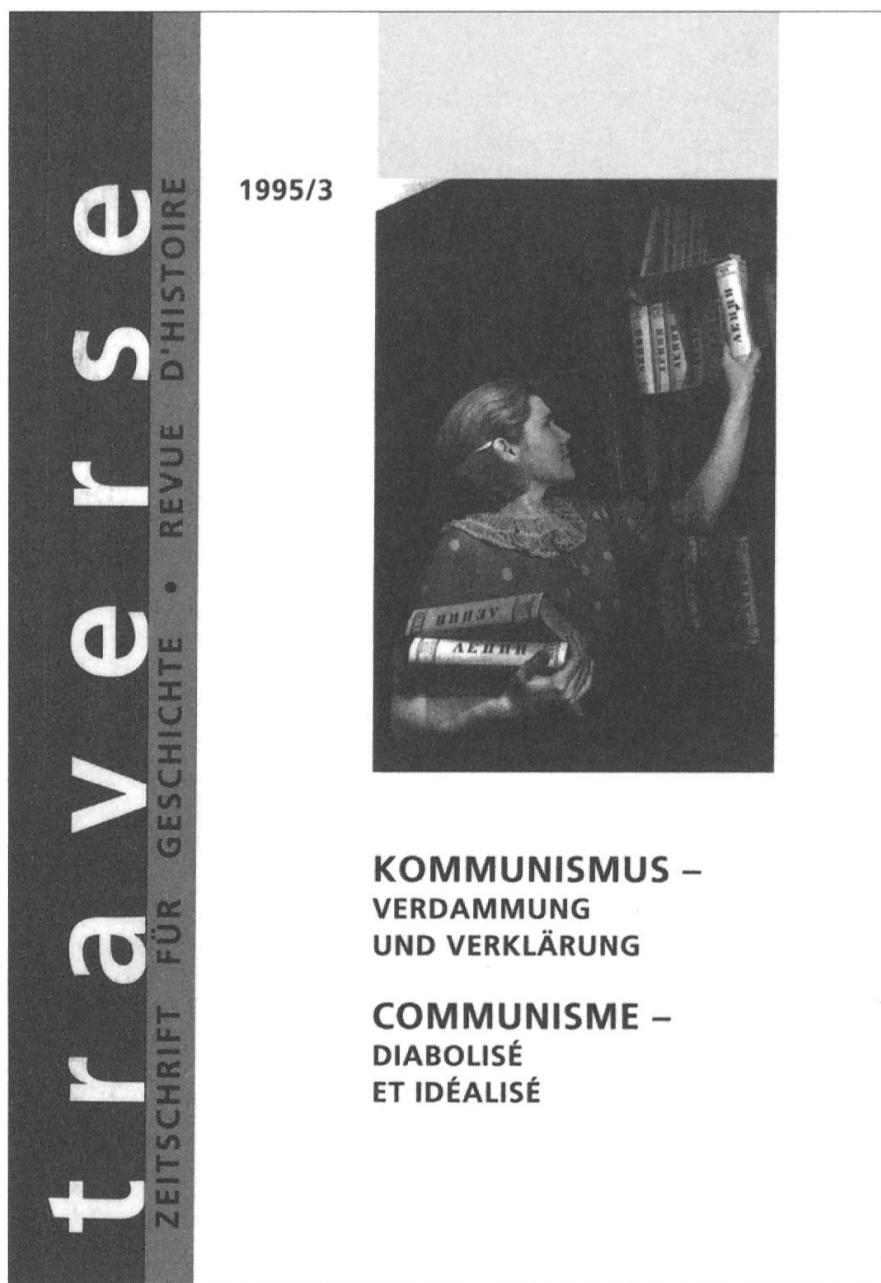


Fig. 2: *Couverture du numéro 3/1995, «Le communisme – diabolisé et idéalisé».*

Abb. 2: *Umschlag der Nummer 3/1995, «Kommunismus – Verdammung und Verklärung».*

Table 1: *Numéros thématiques* / Tab. 1: *Heftschwerpunkte*

2024/2	30 Jahre <i>traverse</i> : un collectif au travail
2024/1	Natur. Einblicke in die 6. Schweizerischen Geschichtstage / Nature. Reflets des 6 ^{es} Journées suisses d'histoire
2023/3	Das Material der Public History / Le matériel dans l'histoire publique
2023/2	Überwinden, erschliessen, erobern? Infrastrukturen und Architektur des Alpenraums in transnationaler Perspektive / Surmonter, connecter, conquérir? Infrastructures et architecture de l'espace alpin dans une perspective transnationale
2023/1	Der bittere Geschmack des Archivs / Le goût amer de l'archive
2022/3	Saisonarbeitende in der Schweiz. Arbeit, Migration, Fremdenfeindlichkeit und Solidarität / Les saisonniers·ères en Suisse. Travail, migration, xénophobie et solidarité
2022/2	Vormoderne postkolonial? / Moyen Âge postcolonial?
2022/1	Publizieren in den Geisteswissenschaften. Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft / Publier en sciences humaines. Passé, présent et avenir
2021/3	Fürsorge und Selbstermächtigung / Assistance et autonomisation de soi
2021/2	Auf den Spuren des Nutzters / Sur les traces des animaux de rente
2021/1	Reichtum. Einblicke in die 5. Schweizerischen Geschichtstage / Richesse. Reflets des 5 ^{es} Journées suisses d'histoire
2020/3	Mobilität. Ein neues Konzept für eine alte Praxis / Mobilité. Un nouveau concept pour décrire une pratique ancienne
2020/2	Unter Grund. Eine vertikale Verflechtungsgeschichte / Sous le sol. Une histoire d'interdépendances verticales
2020/1	Schweiz und Ostasien. Vernetzungen und Verflechtungen / Suisse et Asie de l'Est. Réseaux et interconnexions
2019/3	Unternehmen, Institutionen, Territorien / Entreprises, institutions, territoires
2019/2	Pop. Der Soundtrack der Zeitgeschichte / Pop. La bande-son de l'histoire contemporaine
2019/1	Die Schweiz – eine Kulturtransfergeschichte / La Suisse – une histoire de transferts culturels
2018/3	Entwicklungen im schweizerischen Parlamentarismus seit dem 19. Jahrhundert / Évolution du régime parlementaire suisse depuis le XIX ^e siècle
2018/2	Der Landesstreik von 1918. Krisen, Konflikte, Kontroversen / La Grève générale de 1918. Crises, conflits, controverses
2018/1	Attraktive Orte. Zur Aufnahme ausländischer StudentInnen / Accueillir l'étudiant·e étranger·ère
2017/3	Alles wird teurer! Wucher! Brot! / Les prix s'envolent! C'est du vol! Du pain!
2017/2	Lebensalter / Les âges de la vie
2017/1	Verfassung, Bürgerschaft und Schule / Constitution, citoyenneté et école
2016/3	Zeiterfahrungen. Beschleunigung und plurale Temporalitäten / Expériences du temps. Accélération et temporalités plurielles
2016/2	Transnationale Feminismen / Féminismes transnationaux

2016/1	Masse, Märkte und Macht in der Geschichte des Sports / Masse, marchés et pouvoir dans l'histoire du sport
2015/3	Skandal! / Scandale!
2015/2	Mit allen Sinnen / Par tous les sens
2015/1	Umverteilen / Redistribuer
2014/3	Risiko! / Risque!
2014/2	Wirtschaft im ländlichen Raum / Économie dans l'espace rural
2014/1	Entzogene Freiheit. Freiheitsstrafe und Freiheitsentzug / Le retrait de la liberté. Peine privative de liberté et privation de liberté
2013/3	Energie. Erzeugung, Verbreitung und Nutzung im 19. und 20. Jahrhundert / Énergie. Production, diffusion et utilisation aux XIX ^e et XX ^e siècles
2013/2	Sozialer Frieden – transnational / Les chantiers transnationaux de la paix sociale
2013/1	Politikgeschichte in der Schweiz – eine historiografische Skizze / Histoire politique en Suisse – une esquisse historiographique
2012/3	Sammelpraxis / Collectionner comme pratique
2012/2	PflegeKrisen / Crises des soins
2012/1	Kulturgeschichte in der Schweiz – eine historiografische Skizze / L'histoire culturelle en Suisse – une esquisse historiographique
2011/3	Rat holen, Rat geben / Consulter, guider et orienter
2011/2	Verwalten und regieren / Administrer et gouverner
2011/1	Sozialgeschichte der Schweiz – eine historiografische Skizze / L'histoire sociale de la Suisse – une esquisse historiographique
2010/3	Technologietransfer / Transferts de technologie
2010/2	Intellektuelle in der Schweiz im 20. Jahrhundert / Les intellectuels en Suisse au XX ^e siècle
2010/1	Wirtschaftsgeschichte in der Schweiz – eine historiografische Skizze / L'histoire économique en Suisse – une esquisse historiographique
2009/3	Gesteuerte Gesellschaft / Orienter la société
2009/2	Schweiz – USA im kalten Krieg / Suisse – USA dans la guerre froide
2009/1	Sicherheit und Mobilität / Sécurité et mobilité
2008/3	Tiere – eine andere Geschichte? / Les animaux – une autre histoire?
2008/2	Der gewaltsame Tod in der Vormoderne / La mort violente dans la prémodernité
2008/1	Verkehr und Wirtschaftsentwicklung / Transport et développement économique
2007/3	Globalgeschichte / Histoire globale / Global History
2007/2	Die Pragmatik der Emotionen im 19. und 20. Jahrhundert / La pragmatique des émotions aux XIX ^e et XX ^e siècles
2007/1	Geschichte der politischen Parteien der Schweiz / Histoire des partis politiques en Suisse
2006/3	Behinderung / Handicap
2006/2	Fallgeschichten / Histoires de cas

2006/1	Philanthropie und Macht, 19. und 20. Jahrhundert / Philanthropie et pouvoir, XIX ^e et XX ^e siècles
2005/3	Einzelhandel, kulturhistorisch / Le commerce de détail, histoire culturelle
2005/2	Häusliche Gewalt / De la violence domestique
2005/1	Transnationalismus und Migration / Transnationalisme et migration
2004/3	Verschwörung! / Conspiration!
2004/2	Vermittlung von Geschichte / La transmission de l'histoire
2004/1	Justiz und Geschichte / Justice et histoire
2003/3	«Naturkatastrophen» / «Catastrophes naturelles»
2003/2	Archivrecht – Archivzugang / Législation archivistique – accès aux archives
2003/1	Psychiatriegeschichte in der Schweiz (1850–2000) / L'histoire de la psychiatrie en Suisse (1850–2000)
2002/3	Geteilte (Aus-)Bildungswelt / Les divisions du monde de la formation
2002/2	Soziale Beziehungen im Spätmittelalter und in der frühen Neuzeit / Sociabilité au bas Moyen Âge et aux temps modernes
2002/1	Der Schweizer Kunstmarkt (19.–20. Jahrhundert) / Le marché suisse de l'art (XIX ^e –XX ^e siècles)
2001/3	Die Schweiz: Land des Konsenses? / La Suisse: pays du consensus?
2001/2	«Der Experte». Aufstieg einer Figur der Wahrheit und des Wissens / «L'expert». L'ascension d'une figure de la vérité et du savoir
2001/1	Macht und Ohnmacht. Zur Erotik der Geschichte / Pouvoir et impuissance. L'érotisme de l'histoire
2000/3	Religion und Macht / Religion et pouvoir
2000/2	«Arbeitergeschichte»: Update 2000 / «Histoire ouvrière»: update 2000
2000/1	Das allgemeine Geschlecht / La généralité du genre
1999/3	Wissenschaft, die Bilder schafft / Science en images
1999/2	Strasse und Strassenverkehr / Routes et circulation routière
1999/1	Non-lieux de mémoire. Erinnern und vergessen
1998/3	Sportgeselligkeit / La sociabilité sportive
1998/2	Schweiz – Dritte Welt / Suisse – Tiers monde
1998/1	Geschlecht: männlich / Genre: masculin
1997/3	Zur Sozialgeschichte der Zeit / Autour de l'histoire sociale du temps
1997/2	Umweltgeschichte. Eine Geschichte neben dem Menschen? / L'histoire de l'environnement. Une histoire indépendante de l'homme?
1997/1	Die Krise der 30er Jahre / La crise des années 30
1996/3	Starke Bande. Verwandtschaft, Arbeit und Geschlecht / Force des liens. Parenté, travail et genres
1996/2	Arbeitslosigkeit / Le chômage
1996/1	Bilder des Anderen / Images de l'autre

1995/3	Kommunismus – Verdammung und Verklärung / Le communisme – diabolisé et idéalisé
1995/2	Biographie – Biographien / Biographie – Biographies
–	Mai 1945 (<i>traverse</i> 2/1995, Beilage) / Mai 1945 (<i>traverse</i> 2/1995, supplément)
1995/1	Gewalt / Violence
1994/3	Die Schweiz und ihr Europa. Nation, Region, Identität / La Suisse et son Europe. Nation, région, identité
1994/2	Stadt entziffern / Déchiffrer la ville
1994/1	Saufen, Rauchen, Spritzen, Schlucken: Zum Umgang mit Drogen und Sucht / Picoler, fumer, se piquer, avaler: des comportements face aux drogues et à la dépendance

Tab. 2: *Abonnementsstruktur, 2000–2015 / Table 2: Structure des abonnements, 2000–2015*

	3/2000	1/2005	9/2011	11/2015
Gesamtzahl	431 (100)	357 (100)	343 (100)	339
A. In die Schweiz gehen:	404 (93,7 %)	335 (93,8 %)	322 (93,9 %)	315 (92,9 %)
Institutionelle Abnehmer	98 (22,7 %)	88 (24,6 %)	100 (29,2 %)	99 (29,2 %)
Bibliothek-Museen	38	27	33	31
Archive	14	22	22	24
Univ. u. FHS	15	15	21	21
Kantonsschulen	12	13	12	12
Buchhandel	7	5	6	8
Sonstige ¹	12	6	6	3
Individualabonnemente	306 (71,0 %)	247 (69,2 %)	222 (64,7 %)	216 (63,7 %)
Studierende	107 (24,8 %)	42 (11,8 %)	26 (7,6 %)	20 (5,9 %)
Sonstige ²	199	205	196	192
B. Ins Ausland gehen:	27 (6,3 %)	22 (6,2 %)	21 (6,1 %)	24 (7,1 %)
Beirat	6	6	3	3
Buchhandlungen	4	3	5	4
Bibliothek / Seminar	9	10	10	13
Individual-Abos	8	3	3	4

Quelle: König (wie Anm. 14) / Source: König (voir note 14).

30 Jahre *traverse*: un collectif au travail

«Bei *traverse* arbeitet niemand, für *traverse* hingegen viele.»¹

Anlässlich des 30-jährigen Bestehens von *traverse* meldet sich das Redaktionskollektiv, das diese Zeitschrift verantwortet, zu Wort, um Einblicke in die Entstehungsprozesse zu gewähren, aus denen das Objekt, das Sie in Händen halten, beziehungsweise die Texte, die Sie an Ihrem Bildschirm lesen, hervorgegangen sind.

Zwei Aspekte erscheinen uns als rote Fäden besonders geeignet, um die Geschichte des Projekts *traverse* über einen Zeitraum von drei Jahrzehnten zu thematisieren: die Dimension des Kollektiven und die produktiven Spannungen, die aus dieser Redaktionsarbeit entstehen – und damit das, was wir das *projet intellectuel* von *traverse* nennen.

Wozu und wie wurde *traverse* ins Leben gerufen? Wie gestalten sich die Produktionsabläufe der Zeitschrift? Von wem wird sie gemacht und nach welchen Regeln? Für wen schreiben die Autor*innen der Zeitschrift, und wie setzt sich die Leser*innenschaft zusammen? Und schliesslich: Was ist unter dem *projet intellectuel* *traverse* zu verstehen, und welches sind die Ideen, die diese Zeitschrift in Zukunft beseelen werden? Der vorliegende Text, der gemeinsam verfasst wurde, versucht Antworten auf diese Fragen zu geben.

Aus Anlass des 20-jährigen Bestehens von *traverse* im Jahr 2014 haben die Historiker Christoph Conrad, Frédéric Sardet und Jakob Tanner die Genese der Zeitschrift umrissen.² Wie es 2010 auch schon die Historikerin Beatrice Schumacher in einer Jubiläumsnummer der *Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte* (SZG) unternommen hatte,³ beschrieben sie einen Bewegungsimpuls in einem doppelten Sinne: zum einen eine Bewegung in transnationaler, wissenschaftlicher Hinsicht, eine disziplinäre Erneuerung der Geschichtsforschung – im Sinne eines erkennbaren Willens, neue Perspektiven der Sozialgeschichte und Mikrogeschichte, aber auch einen Austausch mit anderen Geistes- und Sozialwissenschaften zu integrieren. Die Autorin und die Autoren betonten zum anderen eine politische Dimension des Projekts, die zur Entstehung von *traverse* führen musste, und zwar in einem spezifisch schweizerischen Kontext. Wie auch

der Beitrag von Simone Chiquet im vorliegenden Heft sowie das Interview mit Hans-Ulrich Schiedt zeigen, war den unterschiedlichen Kollektiven, die zu Beginn der 1990er-Jahre auf den Plan traten und der Zeitschrift zu ihrer Geburt im Jahr 1994 verhelfen sollten, gemein, dass sie als Reaktion auf die Politisierung der Erinnerungskultur zum Zweiten Weltkrieg entstanden waren. Jene Gedenkwelle hatte ihren Ursprung insbesondere in den Feierlichkeiten zum 50. Jahrestag der allgemeinen Kriegsmobilmachung vom September 1939 – Feierlichkeiten, die im Herbst 1989 sehr freudig von einer männlichen Elite begangen wurden. Für die Gründer*innen von *traverse* galt es, sich einer gewissen «Erinnerungsdiktatur»⁴ entgegenzustellen, die auf die schweizerische Historiografie drückte. In den Worten von Beatrice Schumacher, damals selbst Mitglied der Redaktion der Zeitschrift: «Es war ein Moment, in dem es wichtig schien zu zeigen, dass in der Schweiz auch in anderer Art über Geschichte nachgedacht, geforscht und geschrieben wird.»⁵

Die nachfolgenden Teile dieses Editorials gliedern sich wie folgt: Ein erster Abschnitt widmet sich der Geschichte unserer Zeitschrift und ihrer allgemeinen Struktur. Ein zweiter Abschnitt geht der Frage nach dem Profil der Leser*innenschaft nach, und ein dritter beschäftigt sich mit den Herausforderungen, vor denen *traverse* steht. Abschliessend wollen wir in groben Zügen skizzieren, wie wir uns die Zukunft des *projet intellectuel* der Zeitschrift vorstellen.

Die *traverse*-Werkstatt

Von Anfang an war eines der Merkmale von *traverse*, dass die einzelnen Hefte mit thematischen Schwerpunkten aufwarteten. Hierin spiegelte sich der Anspruch, historischen Fragestellungen stets mit einer pluralistisch ausgerichteten kollektiven Anstrengung zu begegnen, statt nur als Registrierkasse für individuelle Beiträge zu dienen. Die Herausgabe von Themenheften war als Modus Operandi bereits etabliert, wie seit 1981 die *Jahrbücher der Schweizerischen Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte* (SGWSG) und seit 1984 *Itinera*, herausgegeben von der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte (SGG), zeigen. Letztere ist wohl diejenige Publikationsreihe, die mit *traverse* am ehesten vergleichbar ist. Mit diesem Ansatz war *traverse* somit Teil einer breiteren Strömung im Bereich der Periodika. Gleichwohl sind bei der Themenwahl und im Tonfall deutliche Unterschiede festzustellen. In den frühen Jahren fielen die Schwerpunkte bei *Itinera* im Vergleich zu heute eher gesetzt und «klassisch» aus. Nehmen wir nur folgende Titel als Beispiele: «Histoire et belles histoires de la Suisse: Guillaume Tell, Nicolas de Flüe et les autres, des chroniques au cinéma» (1989), «Bäuerliche Frömmigkeit und kommunale Re-

formation» (1988) oder «Kirchengeschichte und allgemeine Geschichte in der Schweiz» (1986).

Während die *Itinera*-Hefte in der Regel Beiträge zu Studentagen oder Tagungen versammelten, hatten die Themen, denen sich *traverse* widmete, ihren Ursprung in Redaktionskonferenzen. Das Ziel der *traverse*-Gründer*innen war es, historiografische Lücken zu füllen und Themenschwerpunkte vorzulegen, die den Projektanspruch erfüllten, sich der Geschichte anders zu nähern als die übrigen Zeitschriften – auch wenn es vielleicht zu holzschnittartig ist, *traverse* und *Itinera* einander so radikal gegenüberzustellen. Beispielhaft sei hier der zweite *Itinera*-Band genannt, der – herausgegeben von Annamarie Ryter, Regina Wecker und Susanna Burghartz – im Jahr 1984 auf bahnbrechende Weise ein neues Feld eröffnete, nämlich Frauengeschichte: «Auf den Spuren weiblicher Vergangenheit».

Im Bemühen, neue Analyseperspektiven anzubieten, war die Wahl der Themen schwerpunkte somit eines der Herzstücke des *traverse*-Projekts. Ebenso grundlegend für die gesamte Vorgehensweise war der Aspekt des Kollektiven im Redaktionskomitee. Externe Historiker*innen waren zwar in die Herausgabe der Themenhefte eingebunden, aber immer in enger Zusammenarbeit mit Mitgliedern des Redaktionsteams. Die Abfolge dieser Hefttitel liest sich wie ein ABC relevanter Themen, die die schweizerische Geschichtswissenschaft seit 30 Jahren bewegt und angetrieben haben (Tab. 1).

Während die offizielle Schweiz sich selbst als gut gerüstete Festung in der Mitte Europas sah, themisierte die erste Ausgabe der neuen Zeitschrift *traverse* den Umgang mit Drogen und Sucht und provozierte allein schon durch ihren Untertitel: «Saufen, Rauchen, Spritzen, Schlucken» (1994/1, Abb. 1, S. 25). Zwei Jahre nach der Schliessung des Platzspitzes in Zürich (einer offenen Drogenszene, die sich seit dem Ende der 1980er-Jahre entwickelt hatte) wählte die Zeitschrift dieses Thema, um sich der «*tiédeur des médiocres*» zu entziehen und «donner les moyens à l'*histoire d'être effectivement une connaissance pour le présent*»,⁶ wie es im Editorial hiess. Waren die Themen ausgewählt, wurden die Autor*innen zunächst durch Einladungen rekrutiert, seit Beginn der 2000er-Jahre auch mittels Aufruf.

Blättert man durch die Ausgaben von *traverse*, findet man Hefte, die keinen spezifisch schweizerischen Themenfokus haben, etwa «Kommunismus» (1995/3, Abb. 2, S. 26), «Gewalt» (1995/1) oder «Bilder des Anderen» (1996/1), um nur drei Beispiele aus den ersten drei Jahren der Zeitschrift zu nennen. In den Anfangsjahren finden sich ebenso Themendossiers, die durch ihre Fragestellung inhaltlich klar mit der Schweiz verknüpft sind, so zum Beispiel «Die Schweiz und ihr Europa» (1994/3) oder «Mai 1945» (1995/4). Andere Hefte wiederum rückten methodische Ansätze in den Mittelpunkt, etwa «Biographie – Biogra-

phien» (1995/2) oder auch «Geschlecht: männlich» (1998/1). Im Jahr 1997 widmete *traverse* eine Ausgabe der Umweltgeschichte, versehen mit dem markanten Untertitel «Eine Geschichte neben dem Menschen?» (1997/2). Im Anschluss an ein kurzes Editorial breitete ein Beitrag in ungewöhnlicher Form – nämlich der Abdruck eines lebhaften E-Mail-Austauschs – den Stand der Dinge in Sachen Umweltgeschichte aus.⁷ Von einem Heft zu den Verbindungen der Schweiz zur «Dritten Welt» (1998/2) über das Thema «Non-lieux de mémoire» (1999/1) bis hin zu einer Ausgabe über Verschwörungen und Verschwörungstheorien (2004/3) hat dieser kollektive Prozess, so meinen wir, einige richtungsweisende Themen aufgestöbert, die sich in der Folge in der schweizerischen Geschichtsforschung, aber auch darüber hinaus als diskurswürdig erweisen sollten.

Der Zeitraum von 2010 bis 2013 stellt in der Entwicklung von *traverse* eine weitere wichtige Etappe dar: Eine Reihe von vier Heften zog Bilanz auf grossen Feldern der schweizerischen und internationalen Geschichtswissenschaft. So findet man darunter beispielsweise einen Text zu Wirtschaftspolitik und Aussenbeziehungen im Themenheft «Wirtschaftsgeschichte in der Schweiz: eine historiographische Skizze» (2010/1), einen Beitrag mit dem Titel «Immigration et présence étrangère en Suisse. Un champ historique en développement» in dem Heft «Sozialgeschichte der Schweiz: Eine historiografische Skizze» (2011/1), den Beitrag «Blicke in eine Landschaft. Zur Schweizer Kulturgeschichtsschreibung der Vormoderne» im Heft «Kulturgeschichte – eine historiographische Skizze» (2012/1) und den Text «Die Politik mit dem Bürgerrecht» unter den Beiträgen, die das Heft «Politikgeschichte in der Schweiz – eine historiografische Skizze» (2013/1) bildeten.

traverse ist von Beginn an als zweisprachige Zeitschrift auf Französisch und auf Deutsch erschienen, wobei die Heftschwerpunkte Textbeiträge bieten, die sich über die Gesamtheit historischer Epochen vom Mittelalter bis zur Zeitgeschichte erstrecken. Ersteres bleibt von den Mitgliedern der Redaktion häufig unbemerkt – sie gewöhnen sich nämlich schnell an die Konstellation der Zweisprachigkeit in den Redaktionssitzungen. Allerdings ist es wichtig zu betonen, welche grosse Herausforderung es darstellt, wenn man sich in zwei Sprachen verständigen und Zeit für einen Austausch nehmen will. Die Entscheidung, grundsätzlich auf Deutsch und auf Französisch zu publizieren – teilweise auch auf Englisch (was im Prinzip denjenigen Autor*innen vorbehalten ist, die nicht in den Landessprachen zu schreiben vermögen) –, ist an den idealistischen Anspruch geknüpft, nicht nur eine wissenschaftliche Zeitschrift zu produzieren, sondern auch einen Kulturbeitrag zu leisten, der dazu dient, eine gewisse Diversität zu verkörpern, die sich Vereinfachungen entzieht. Und in der Tat ist den Verantwortlichen der jeweiligen Heftschwerpunkte sehr daran gelegen, verflochtene Forschungsperspektiven zu fördern und im Rezensionsteil gleichsam von beiden

Uferseiten her Büchern den Übertritt über die Saane zu ermöglichen. Der französisch-deutsche Bilingualismus erlaubt den Abbau von Trennwänden zwischen den sprachlich getrennten Wissenschaftskulturen. Die Zweisprachigkeit bildet ein Gegengewicht zur sprachlichen Einkapselung wissenschaftlicher und intellektueller Communitys. Sie ist zentral für das Selbstverständnis von *traverse*, wie auch die Beiträge zu dieser Jubiläumsausgabe zeigen.

Ein Zusatzaspekt des Bilingualismus tritt in den Übersetzungen zutage. Seit den ersten Heften erscheinen in *traverse Abstracts* auf Französisch (für deutschsprachige Aufsätze) und auf Deutsch (für französischsprachige Texte), wodurch gewährleistet wird, dass die zentralen Thesen eines jeden Textbeitrags ziemlich detailliert übertragen werden. Im Zuge dieses Prozesses sind unzählige neue Ideen und Verfeinerungen ursprünglicher Gedanken zustande gekommen – allein schon aufgrund detaillierter Nachfragen an die Autor*innen zu bestimmten Formulierungen. Hinter den Begrifflichkeiten zur Übersetzung einer Idee (oder auch hinter dem Fehlen passender Terminologie) verbirgt sich mitunter ein extremer Unterschied in der Auffassung eines bestimmten Phänomens oder ein ebenso tief gehender Unterschied zwischen der frankofonen und der deutschsprachigen (Geschichts-)Wissenschaftskultur. Wie übersetzt man den Begriff «Vormoderne» ins Französische? Während in einem neueren *traverse*-Heft auf Französisch vom «Moyen Âge postcolonial» die Rede war, als es um das Konzept einer «postkolonialen Vormoderne» ging, tauchte in einem anderen Heft dafür der Terminus «prémoderneité» auf. Wie fasst man «Kulturgeschichte» oder «Weltgeschichte» in einem frankofonen Kontext? Und wie lässt sich «public history» in den beiden Sprachen der Zeitschrift ausdrücken? Solche Probleme zu identifizieren, sie in unsere Überlegungen mit einzubeziehen und dann zu versuchen, sie zu überwinden – das ist ein bedeutender Teil unserer Redaktionssitzungen.

Das Ideal, die Heftschwerpunkte von *traverse* zu epochenübergreifenden Geschichtsprojekten zu machen, bringt die Redaktion dazu, vergleichsweise grosse Themen zu formulieren, auf die aus verschiedenen Epochen zugegriffen werden kann. Ausnahmen bilden Hefte, die auf ein spezifisches Datum ausgerichtet sind («Mai 1945», 1995/4) oder deren Thema explizit auf ein zeitgeschichtliches («Saisonarbeiter:innen in der Schweiz», 2022/3) beziehungsweise mittelalterliches Phänomen abzielt («Vormoderne postkolonial?», 2022/2). Ansonsten enthält die Gesamtheit der Hefte ein Gefüge aus Texten, die ein gemeinsames Thema in verschiedenen Epochen angehen, vom Mittelalter bis zur jüngsten Zeitgeschichte. Diese übergreifende zeitliche Dimension bei der Konzeption der Heftschwerpunkte stets im Sinn zu haben, ist daher ein integraler Bestandteil der Diskussionen im Vorfeld der Ausarbeitung der Themenzuschnitte. Im Gegenzug bereichert diese übergreifende Ausrichtung die Themen, indem sie sowohl eine Gegenwartsfixierung als auch eine Einkapselung in einer früheren Epoche

verhindert. Mögliche Verbindungsfäden zur Vergangenheit beziehungsweise zur Gegenwart würden sonst kaum sichtbar werden.

Seit den allerersten Planungen für die Zeitschrift wurde die Einrichtung fester Rubriken ins Auge gefasst. Auch diese Rubrizierung war integraler Bestandteil der kollektiven und multiperspektivischen Herangehensweise an die Erkundung von Geschichte – ebenso konstitutiv wie die Gliederung nach Themenschwerpunkten und die Zweisprachigkeit. Von einigen Modifizierungen abgesehen, ist der Zuschnitt der Rubriken innerhalb von *traverse* von einer erstaunlichen Stabilität geprägt. Die Rubrik «Portrait» erlaubt es, eine Persönlichkeit oder eine Institution vorzustellen; «Debatte» bietet Raum für eine Kontroverse – in einem einzigen oder aber in mehreren, einander widersprechenden Texten; das Rubrum «Dokument» lädt dazu ein, eine historische Quelle zu reproduzieren oder zu kommentieren, meist einen Text, aber auch Fotografien (im Laufe der Zeit ergänzt durch die neue Rubrik «Bildbeitrag»); in der Rubrik «Freier Artikel» finden seit 1997 Texte Aufnahme, die nicht an das Schwerpunktthema des jeweiligen Heftes gebunden sind.

Die Rubrik «Rezensionen» ist seit dem Start der Zeitschrift zweigeteilt. Die erste Gruppe von Besprechungen widmet sich Büchern, die einen Bezug zum jeweiligen Schwerpunktthema des Heftes haben; ihr Inhalt ist daher meist nicht schweizbezogen. Der Rest – «Allgemeine Buchbesprechungen» genannt – ist Neuerscheinungen ohne Bezug zum Heftthema gewidmet und weist in der Regel eine starke Orientierung in Richtung Schweizer Geschichte auf. Fünfundzwanzig Jahre lang war der unabhängige Basler Historiker Mario König für diese Rubrik zuständig, in Zusammenarbeit mit mehreren Generationen anderer Redaktionsmitglieder. Mit seiner Kollegialität, Belesenheit und seiner Aversion gegenüber universitären Hierarchien hat Mario König das *traverse*-Projekt über mehr als zwei Jahrzehnte treu mitgetragen. Seine lange Erfahrung und seine Weigerung, in universitäre Grabenkämpfe durch Parteinahme in den Rezensionen einzugreifen – eine Zeitschrift plädierte kürzlich dafür, dass man aufhören solle, Rezensionen als «Gehege» zu nutzen –,⁸ waren die Garantie für die Qualität der Rubrik in all diesen Jahren. Beatrice Schumacher irrte nicht, als sie die Rubrik im Jahr 2000 als «[einen] der wichtigsten, da meist gelesenen, Bausteine jeder Ausgabe» bezeichnete.⁹

Seit der Gründung von *traverse* haben rund 1500 Autor*innen für unsere Zeitschrift geschrieben. Angefragt von den Herausgeber*innen der Themenhefte – oder als Personen, die ihre «freien Artikel» eingeschickt haben – verkörpern sie ebenso einzigartige Geschichten wie spezifische Bindungen zur Zeitschrift. Eines ist sicher: Die Redaktion – oder zumindest ein Teil davon – ist mit dem/der Autor*in in Kontakt getreten. Sein*ihr Text wurde mehrmals gelesen, kommentiert, überarbeitet und schliesslich herausgegeben – im Laufe von Arbeitssitzungen der Heftherausgeber*innen, im Kreise der Redaktion, dann von internen und

externen Korrekturleser*innen, schliesslich vom Chronos-Verlag, der die Zeitschrift seit ihrer Gründung in seinem Programm führt. Es ist die gemeinsame Arbeit dieser verschiedenen, (selbst)kritischen Interessengruppen, die die 93 Ausgaben von *traverse* hervorgebracht hat (Tab. 1, S. 27–30).

Führen wir uns diesen Punkt hier kurz vor Augen: Dass *traverse* das Licht der Welt erblickt hat, ist der Vision einer Redaktionsgruppe zu verdanken – und einem Verleger, Hans-Rudolf Wiedmer, der gerade den Chronos-Verlag in Zürich mitgegründet und sich auf das Verlegen von geschichtswissenschaftlichen Publikationen spezialisiert hatte.

Die Arbeit in der Redaktion erfolgt ehrenamtlich, und alle Mitglieder erledigen sie zusätzlich zu ihren eigentlichen beruflichen Aufgaben an Universitäten, in Forschungsprojekten, Schulen, Verwaltungen oder sonstwo. Jede*r gibt somit einen Teil ihrer/seinер Freizeit her, um zu konzipieren, zu debattieren, zu schreiben und zu redigieren. Beatrice Schumacher sprach im Hinblick auf die Redaktion von *traverse* von einem «Team von durchschnittlich über ein[em] Dutzend engagierte[r] Historikerinnen und Historiker[n] der sogenannt jüngeren Generation».¹⁰ Selbst wenn man weiss, dass «la jeunesse n'est qu'un mot»,¹¹ muss man feststellen, dass die Gründer*innen relativ jung waren, es in der Folgezeit aber die Mischung verschiedener Generationen innerhalb der Redaktion war, die die Langlebigkeit der Zeitschrift ermöglicht hat. Obwohl manche Mitglieder über mehrere Jahrzehnte im Kreis der Redaktion blieben, sorgten Neuankömmlinge kontinuierlich für frischen Wind, indem sie dem Kollektiv neue Impulse gaben, welche, auch wenn sie manchmal vielleicht weniger dauerhaft sein mochten, dennoch eine Erneuerung von Ideen und Energien sicherstellten.

Die Gesamtzahl der Redaktionsmitglieder zwischen 1994 und 2024 beläuft sich auf 68. Die durchschnittliche Dauer der Zugehörigkeit zur Redaktion beträgt siebeneinhalb Jahre. Mario König war fast 30 Jahre, von der Gründung der Gruppe bis zu seinem Tod im Jahr 2019, Mitglied der Redaktion; Hans-Ulrich Schiedt nicht weniger als 29 Jahre, von 1992 bis 2020. Der vorliegende Text gibt die Gelegenheit, die führende Rolle zu würdigen, die diese Persönlichkeiten – beide aus ausseruniversitären Kontexten heraus agierend – gespielt haben, ebenso wie Katja Hürlimann, die der Redaktion von 2000 bis 2022 angehörte. Während Hans-Ulrich Schiedt an zahlreichen SNF-Projekten und am Inventar Historischer Verkehrswege angestellt und dann als Generalsekretär der SGWSG tätig war, arbeitete Mario König als freier Historiker zwischen 1998 und 2002 vor allem für die Unabhängige Expertenkommission Schweiz – Zweiter Weltkrieg (UEK, auch Bergier-Kommission genannt) und betrieb unternehmensgeschichtliche Projekte. Katja Hürlimann ist Geschichtslehrerin und als freie Historikerin unter anderem für die Luzerner Kantongeschichte tätig.

Die Zusammensetzung der Redaktion zeigt, dass sie im Laufe der Zeit die Tendenz hatte, sich zu vergrössern. Die Zahl der Aktiven, die nicht an universitären Instituten arbeiteten – was besonders zu Beginn kein unwichtiger Faktor war –, hat hingegen abgenommen. Das fast gleichzeitige Ausscheiden der drei vorgenannten Persönlichkeiten hat im Redaktionsprofil eine spürbare Veränderung im Sinne einer Akademisierung bewirkt. Freilich muss man sagen, dass die Zeitschrift von ihrer Gründung an eine akademische Zeitschrift war, ausgestattet mit einem Beirat, der sich aus Professor*innen zusammensetzte. Einen weiteren Schritt in diese Richtung machte die Zeitschrift im Jahr 2005, als der Verein *traverse* (das Redaktionsteam ist als Verein konstituiert) eine Sektion der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte (SGG) wurde, und dann nochmals 2019, als wir das Peer-Review-Verfahren einführten, um die Attraktivität der Zeitschrift für die Forscher*innen zu erhöhen und um die Kriterien zu respektieren, die in der wissenschaftlichen Welt zum Standard geworden waren.

Dies bedeutete aber keineswegs, dass die Zeitschrift ihren Prinzipien untreu geworden wäre. So zeugt auch die Art, wie *traverse* das Prinzip der «double-blind review» eingeführt hat, von der zentralen Bedeutung, die die Dimension des Kollektiven für das Funktionieren der Zeitschrift hat. Unsere Vorgehensweise ist die folgende: Die Herausgeber*innen des jeweiligen Themenheftes senden alle Schwerpunktbeiträge anonymisiert an eine*n externe*n Reviewer*in, die/der sämtliche Texte evaluiert und dafür ein Honorar erhält. Für das zweite Gutachten sichtet ein Mitglied der Gesamtredaktion ebenfalls alle Beiträge, ohne die Identität der Autor*innen zu kennen. Die Arbeit der Heftherausgeber*innen wird danach durch die Rubriken und Diskussionen in der Gesamtredaktion komplettiert. *traverse* hat somit auf das Peer-Review-Verfahren umgestellt, aber auf ihre eigene, spezifische Art und Weise: Der*die Reviewer*in muss beide Sprachen (Deutsch und Französisch) beherrschen und bereit sein, die Texte als Ensemble zu lesen; der/die zweite Reviewer*in gehört der Redaktion an und stellt damit sicher, dass das Kollektiv die letzte Instanz in Sachen Inhalt bleibt und für Kohärenz sorgt.

Wer liest *traverse*?

Wenn eine Gruppe von Redakteur*innen und Autor*innen *traverse* produziert, dann geschieht dies mit dem Ziel, dass die Zeitschrift auch gelesen wird. Die Figur des Lesers und der Leserin steht im Zentrum eines Spannungsverhältnisses, das seit der Geburt der Zeitschrift besteht: Soll man *traverse* als wissenschaftliches Journal gestalten, das sich an ein reines Fachpublikum wendet, oder als eine Kulturzeitschrift, die auf eine breitere Leser*innenschaft abzielt? Zwischen 1989 und 1993 wurde diese Frage eher zugunsten einer Präferenz für

das akademische Modell entschieden, wobei das Projekt einer explizit «kritischen» Zeitschrift, die so manch eine*r damals herbeiwünschte, in den Hintergrund verschoben wurde. Im Jahr 2000 konstatierte Beatrice Schumacher, dass die Zeitschrift eine weitere Akademisierung erfahren habe (was die Autorin zu bedauern schien, zumindest teilweise). Sie schrieb: «Ursprünglich verstanden als Fachorgan mit Gebrauchswert für ein breiteres, geschichtsinteressiertes Publikum, hat ‹Traverse› eher seine Funktion als Forum und Diskussionsort der professionellen Szene entwickelt, ohne dabei zum Spezialistenblatt geworden zu sein.» Und weiter stellte Schumacher fest: «Das breitere publizistische Interesse, das sowohl Themen der Dossiers wie einzelnen Beiträgen zweifellos gebührt, wird dagegen des öfteren etwas zu zaghaft ausgeschöpft.»¹² Im vorliegenden Jubiläumsheft findet man ähnliche Positionen wieder – Stimmen, die den akademischen Zuschnitt unserer Zeitschrift bedauern.

Wer also liest *traverse*? Unter den heute rund 300 Abonnent*innen (im Jahr 2000 waren es 431, was das Allzeithoch darstellte) finden sich Bibliotheken, Geschichtsinstitute, Gymnasien, Schulen, Forschungseinrichtungen und Archive (Tab. 2, S. 30). Zusammen genommen machen diese institutionellen Abonnements zwischen 20 und 30 Prozent der Gesamtmenge aus. Der Löwenanteil jedoch setzt sich aus Privatleuten zusammen, die sich der Welt der Geschichte verbunden fühlen: Personen, die an Universitäten tätig sind; promovierte Historiker*innen, die sich ausserhalb des akademischen Betriebs bewegen, frühere Redaktionsmitglieder und Geschichtsinteressierte im weitesten Sinn.

Man kann allerdings davon ausgehen, dass sich der Hauptzugang zu *traverse* heutzutage – und zwar mit grossem Abstand – über E-Periodica (ehemals retro. seals.ch) vollzieht, die Online-Plattform der ETH Zürich, welche die Ausgaben der Zeitschrift gebührenfrei in elektronischer Form zur Verfügung stellt. Allein im Jahr 2022 verzeichnete dieses Portal 4945 Besuche auf den Seiten unserer Zeitschrift. 2561 Artikel wurden als PDF heruntergeladen. Mindestens ebenso viele Leser*innen haben mit den Texten gearbeitet oder sie vielleicht auch nur kurz überflogen.¹³

Aus einem Bericht von Mario König (2017)¹⁴ geht hervor, dass sich unter den *traverse*-Abonnent*innen im Jahr 2000 zahlreiche Studierende befanden. Sie machten zum damaligen Zeitpunkt knapp 25 Prozent der Abonnent*innen aus, wobei dieser Wert auf 5 Prozent im Jahr 2015 zurückging (Tab. 2, S. 30) – zweifellos eine Folge des Umstands, dass immer weniger auf Papier gelesen wird und dass E-Periodica die Texte zur Verfügung stellte.

Die Leser*innenschaft von *traverse* entspricht – grob gesagt – dem Allround-Profil der Zeitschrift. Auch in dieser Hinsicht waren die Gründungsdebatten lebhaft gewesen. Aber wie Hans-Ulrich Schiedt 2017 feststellte, hatte sich die Redaktion der Zeitschrift zugunsten eines Allrounder-Ansatzes bewusst jeglicher klaren

Linie enthalten: «expliziter Verzicht auf bestimmte wissenschaftstheoretische und methodische Positionierung; vielmehr sollten die entsprechenden ProtagonistInnen in der Zeitschrift gegeneinander antreten (1990).»¹⁵ *traverse* sei dementsprechend kein Projekt, das sich einer bestimmten Schule zuordnen lasse. Schiedt sprach von «Routine und Sachzwanglogik», die das Diskussionsfeld innerhalb der Redaktion zwangsläufig begrenzten und auf eine Von-der-Hand-in-den-Mund-Logik reduzierten: Es ging darum, die Zeitschrift schlicht erscheinen zu lassen, gegen alle Widerstände.

In seinem Bericht zeigte Mario König ausserdem, dass die Zahl der in Buchhandlungen verkauften oder auf der Chronos-Website bestellten Hefte von Ausgabe zu Ausgabe stark schwankte: Auch wenn die Datenlage für die Zeit vor 2004 unvollständig ist, ragt der Band «Kommunismus» (1995/3) als Verkaufserfolg heraus, während andere Hefte Schwierigkeiten hatten, ihren Weg zum Publikum zu finden. Indessen waren es die bereits weiter oben erwähnten Hefte mit den vier «historiografischen Skizzen» (2010/1, 2011/1, 2012/1, 2013/1), die alle Rekorde brachen und sich auch mehr als zehn Jahre nach ihrem Erscheinen noch verkaufen lassen – der Top- und Longseller unter ihnen ist das Heft «Wirtschaftsgeschichte in der Schweiz» (2010/1).

Die Herausforderungen der Zukunft

Im Jahr 2000 stellte Beatrice Schumacher in der SZG fest, dass man nach sieben Jahren Bestehen von *traverse* über die Zeitschrift sagen könne: «En bémol, font défaut à la revue les ressources qui allégeraient sa production et assureraient sa publication dans le long terme».¹⁶ Zur damaligen Zeit veröffentlichte *traverse* 600 Druckseiten pro Jahr, «ohne jede Entschädigung der dahinter stehenden redaktionellen Arbeit».¹⁷

Die Herausforderungen für eine wissenschaftliche Zeitschrift wie *traverse* sind zahlreich. Man kann hierbei zwei Ebenen trennen: das Engagement innerhalb der Redaktion und die Finanzierung eines solchen Projekts.

Zu betonen ist, dass *traverse* nicht nur ein kollektives, sondern auch ein ehrenamtliches Projekt ist, denn niemand aus dem Redaktionsteam wird für seine*ihre Arbeit entlohnt. Ist dies einer der Gründe dafür, dass sich die Redaktion im Laufe von 30 Jahren «akademisiert» hat? Ein Grossteil der Stunden, die in die Produktion von *traverse* fliessen, werden ohne Vergütung investiert (oder allenfalls als Beitrag zur Forschung im Rahmen eines universitären Engagements betrachtet). Bei Auswahlverfahren für universitäre Stellen wird von den Bewerber*innen laufend gefordert, sich in öffentliche Debatten einzubringen – gerade wenn es um die Verfestigung von universitären Stellen geht, sollen die Kandidat*innen

dieser Anforderung nachkommen. Paradoxerweise erfährt eine solche Tätigkeit aber sehr wenig Anerkennung, sie bleibt oft unsichtbar und hindert die Engagierten oft daran, ihre eigenen Bücher fertigzustellen, die für die je nächste Qualifikations- oder Karrierestufe eingefordert werden. Wenn die verantwortlichen Herausgeber*innen eines Themenheftes namentlich nur als Autor*innen des Editorials erscheinen, bleibt die enorme Arbeit, die sie investiert haben, um die einzelnen Rubriken zu bestücken und das Heft druckfertig zu machen, unbesungen. Die Redaktionsmitglieder können in der akademischen Welt diese Arbeit im Komitee aufwerten, was zweifellos wiederum zur Akademisierung von *traverse* beiträgt. Zudem erlaubt es die Zusammenarbeit im Kontext der Zeitschrift, intensive Netzwerke zu bilden, das Zusammengehörigkeitsgefühl ist stark, und die Motivation, neue Ideen einzubringen, hoch. Diese Kontakte sind nicht nur auf einer persönlichen Ebene besonders bereichernd, sie sind auch für die – wissenschaftliche – Karriere sehr wertvoll.

Die zweite Kategorie von Herausforderungen, mit denen *traverse* sich konfrontiert sieht, liegt im Bereich der Finanzierung. Das Ökosystem des wissenschaftlichen Publizierens hat sich – in der Schweiz wie auch überall sonst – in den vergangenen 30 Jahren stark gewandelt. Einerseits verändert sich der Zeitschriftenkonsum selbst, zum anderen entwickeln sich die Trägermedien hin zu einer vollständigen Digitalisierung. Solche Diskussionen haben die *traverse*-Redaktion bei vielen Sitzungen in Beschlag genommen, und sie betreffen auch die Partner der Zeitschrift, insbesondere den Chronos-Verlag und die Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften (SAGW). Als wir in die Ära des Open Access eintraten, war es schwer, alle relevanten Parameter auf Anhieb zu begreifen. Die Partner*innen von *traverse* – der Verlag, die Finanzmittel bereitstellenden Institutionen, die Autor*innen – folgen unterschiedlichen Logiken, um ihre eigenen Praktiken und Interessen zu pflegen. Das aktuelle Modell bleibt unbefriedigend, weil es weiterhin Einnahmeposten in die Kalkulation der Fördermittel einbezieht, die Heftverkäufe und Abonnementszahlen aber sinken, während zugleich der Druck spürbar ist, den Zugang zu unseren Inhalten für die Leser*innen vollkommen kostenfrei zu gestalten. Im Budget von *traverse* sind die Kosten grundsätzlich aufseiten des Verlagshauses zu finden (Korrektorat, Layout, Produktion), wohingegen die Redaktion ehrenamtlich arbeitet. Sollen wir über kurz oder lang die Materialität der Zeitschrift aufgeben – und nichts weiter sein als eine Plattform zur Übermittlung von Texten im PDF-Format? Oder sollen wir kämpfen, um ein Kulturgut aus Papier zu bewahren? Letztere Tendenz findet heutzutage noch eine grosse Mehrheit innerhalb des Redaktions-teams. Zugleich ist aber auch eine Art Entmutigung spürbar angesichts von Entwicklungen, auf die wir wenig Einfluss haben.

Ein *projet intellectuel* mit weiteren 30 Jahren Laufzeit?

traverse ruft verschiedene Bedeutungen auf, ist Überquerung, Passage und Quer-gang zugleich. Mit ihrem Brückenschlag über den Röstigraben hinweg verbin-det die Zeitschrift Regionen, Sprachgrenzen und Wissenskulturen. Gerade weil das 1990er-Projekt *travers* – zu Beginn noch ohne e – verbindend wirkte, war es immer auch unbequem und lief quer zu etablierten Publikationsweisen, -inhal-ten und -formaten. Die Überquerungen im sprachlichen und historiografischen Sinne sowie die Entwicklung und Umsetzung von Querschnittsperspektiven können keine linearen Prozesse sein. Sie sind das Resultat von Aushandlungen und Diskussionen, die gerne auch mal hitzig, langatmig oder schwerfällig sein können. Die redaktionsinternen Diskussionen über Schwerpunktthefte oder Qua-litätsstandards, die internen und wissenschaftspolitischen Herausforderungen der Heftproduktion oder auch die Kritik, die bisweilen an der Zeitschrift oder an einzelnen Heften geäussert wird – sie alle sind Ausdruck von produktiven Rei-bungen, welche die treibende Kraft unseres mehrsprachigen und kollektiven Pro-jekts sind. Dass diese Reibungen seit Beginn der Zeitschrift vorhanden waren, wird in den Erinnerungen ehemaliger Redaktionsmitglieder, die in diesem Heft versammelt sind, ebenso deutlich wie im «Dokument»-Beitrag zum *traverse*-Ar-chiv. Bereits die ersten Heftkritiken über die ersten Nummern zeigten sowohl die Stärken als auch die Schwächen der Inhalte auf, die von einer Zeitschrift, die an-ders sein wollte, vorgelegt wurden. Eine Intention, die in ihrer Umsetzung auch kritische Stimmen hervorrief. Die Historikerin Regula Schmid (Keeling), heute Mittelalterprofessorin an der Universität Bern, wandte sich am 29. April 1993 aus dem Historischen Seminar der Uni Zürich mit einem positiven Feedback zur Nullnummer an die Redaktion: «Ich begrüsse es sehr, dass in der Schweiz eine neue Zeitschrift für Geschichte erscheinen soll, die als Forum v. a. auch für jün-gere Forscherinnen konzipiert ist. Die Nullnummer ist thematisch sehr interes-sant, positiv finde ich vor allem die Konzentration auf ein Schwerpunktthema. Die Verbindung von historischen Studien und Aktualitätsbezug ist im Vergleich zur SZG neu und wichtig. Für eine gesamtschweizerische Zeitschrift notwen-dig ist die Zwei- beziehungsweise Mehrsprachigkeit; in dieser Beziehung sind die relativ ausführlichen Resume, ebenfalls im Vergleich zur bestehenden Zeit-schrift, sehr gut gelungen. Uebrigens: Die Buchbesprechungen sind von gera-dezu unvergleichlich guter Qualität!»¹⁸

Vor allem mit dem Titel konnte sie sich aber nur schwer anfreunden. Was sollte denn *travers* genau meinen, ««querbeet», «quer in der Landschaft», «Uebergang», «querfeldein» – oder hat er etwa gar mit Dressurreiten zu tun?»¹⁹

In der *Neuen Zürcher Zeitung* (NZZ) löste die Mischung verschiedener Genres keine besondere Begeisterung aus. Andreas Ernst rezensierte im Juni 1995 die

ersten vier Ausgaben von *traverse* und kritisierte vor allem die Heterogenität der in den Schwerpunkten zusammengefassten Texte. Er vertrat die Ansicht, dass es wesentlich einfacher sei, sich gänzlich auf die Veröffentlichung interessanter und qualitativ hochwertiger wissenschaftlicher Artikel zu konzentrieren, und bezweifelte, dass es sinnvoll sei, Interviews und Porträts zu integrieren. Ernst urteilt «[d]ie beabsichtigte ‹Traverse›, der anspruchsvolle Quergang zwischen verschiedenen historischen Ansätzen und Ansichten droht beim verfolgten Kurs eine Gratwanderung zu werden, die weder die Freunde des historisierenden Essays noch wissenschaftlich Interessierte befriedigt».²⁰

Heute, 30 Jahre und 93 Ausgaben später, hält die Redaktion weiterhin an dem Profil fest, das der NZZ so missfiel: Sie findet Porträts von Institutionen, Persönlichkeiten und Projekten innerhalb der schweizerischen Geschichtslandschaft wichtig, sie will auch weiter Interviews publizieren und tauscht sich gegenwärtig mit Kolleg*innen über *best practice* bei deren Durchführung und Publikation aus. Ebenso wird die Redaktion immerzu aktuelle Debatten aufgreifen wie auch solche initiieren und investiert weiterhin viel Zeit und Energie in die Rubrik Rezensionen, die für die Geschichtswissenschaft nach wie vor von grosser Bedeutung ist. Neben diesen bisherigen Rubriken baut *traverse* auch das Angebot auf der Website («online only») sukzessive aus.

Doch unbestritten besteht die Kernaufgabe der Redaktion im Kuratieren von Themenheften; sie sind das Herz unseres *projet intellectuel*. Es ist von enormer Bedeutung, nicht nur effiziente Produktionsprozesse zu organisieren, um Autorinnen und Autoren eine zügige Veröffentlichung zu ermöglichen, sondern auch die Arbeit in Redaktionskomitees und Herausgeber*innengruppen als soziale Praxis der Diskussion und des Austauschs anzuerkennen und wertzuschätzen. Ihre Bedeutung lässt sich nicht auf eine utilitaristische Messung einer möglichst effizienten Artikelproduktion beschränken. In einer Zeit, in der viele Zeitschriftenherausgeber:innen das Feedback an externe Gutachter:innen delegieren, ganz zu schweigen von der Problematik des oftmals fehlenden Lektorats und der Produktion, die in Billiglohnländer ausgelagert wird, betrachten wir es als unsere Aufgabe, gemeinsam mit den Autor:innen an ihren Texten zu arbeiten. Redaktionsarbeit ist Beziehungsarbeit innerhalb der Redaktion und zwischen Redaktion und Autor:innen. Hierin liegt der besondere Wert unseres kollektiven Projekts. Insbesondere für Autor*innen ohne oder mit wenig Erfahrung im Publikationswesen ist die qualitative Bearbeitung ihrer Texte sowie ein verlagsinternes Lektorat wichtig und für ihre weitere Karriere von Nutzen. Viele Autor*innen haben ihre ersten Artikel in *traverse* veröffentlicht, und für die Rubrik «Freier Artikel» besteht ein anonymisiertes Feedbackverfahren, an dem die gesamte Redaktion beteiligt ist. Die Bezeichnung unserer Zeitschrift als *projet intellectuel* verdeutlicht also die Beziehungsarbeit und das intellektuelle Invest-

ment in den gesamten Produktionsprozess, von der Ideenentwicklung bis zum publizierten Endprodukt. Sie legt nahe, dass Inhalt und Form zwei Seiten derselben Medaille sind.

In einer Zeitschriftenlandschaft, die sich immer stärker an dem standardisierten Modell des «international peer-reviewed journal» orientiert, das möglichst schnell Originalbeiträge publiziert, die zwar qualitativ hochwertig sind, aber nicht zusammen mit anderen Texten zum gleichen Thema erscheinen, hält *traverse* gemeinsam mit anderen einschlägigen Zeitschriften in den Geisteswissenschaften am Modell der Themenhefte fest. Wie es etwa die Entwicklungen und die Rezeption der französischen Zeitschrift *Annales*, der *Österreichischen Zeitschrift für Geschichtswissenschaften*, der *WerkstattGeschichte* oder der *Historischen Anthropologie* zeigen, die ebenso wie *traverse* ausschliesslich Themenhefte publizieren, besteht gerade in geisteswissenschaftlichen Fächern ein Bedarf an thematisch ausgerichteten Zeitschriften. Die Themenwahl dieser Hefte spiegelt den Diskussionskontext der Redaktionsgruppe wider, die diese Themen im Dialog mit dem Forschungsstand in verschiedenen Wissenschafts- und Sprachkulturen identifiziert und im Gegenzug Perspektivverschiebungen hervorbringt und neue Forschungsfelder eröffnet. Kurz, gut kuratierte und qualitativ hochstehende Themenhefte sind Innovationshubs und eine intellektuelle Bereicherung für die Disziplinen.

Der Entscheid des Schweizerischen Nationalfonds ab Februar 2024 die in «Special Issues» erscheinenden Artikel nicht länger mit Article Processing Charges (APCs) zu unterstützen, trifft *traverse* zwar nicht finanziell (da wir keine APCs erheben), ignoriert aber die aufgezeigte disziplinspezifische Bedeutung von Themenheften.²¹ Es ist unbestritten, dass die harten Massnahmen des SNF sich gegen das inflationäre Publizieren von Special Issues in Zeitschriften bestimmter Grossverlage richten, wie etwa gegen die umstrittene MDPI Press. Um die Publikationspraktiken sogenannter Predatory Publishers zu unterbinden, hätten wir dem SNF mehr Reflexionsvermögen über die grosse Spannweite disziplinärer Eigenheiten im Publikationswesen zugetraut. Das Pauschalurteil gegen «Special Issues» verschärft das Streamlining des wissenschaftlichen Zeitschriftenwesens auf ein bestimmtes, für gut befundenes Modell. Im Quergang zu diesem Trend halten wir am Format Themenheft fest und wollen zukünftig als Denk- und Arbeitskollektiv noch stärker an der Profilierung unserer Hefte arbeiten, indem wir den Debatten und produktiven Reibungen über Schwerpunktthemen mehr Raum geben.

Die Redaktion (April 2024)

Anmerkungen

- 1 Beatrice Schumacher, «Mehr als Dutzend Köpfe – Eine Zeitschrift. ‹Traverse›. Zeitschrift für Geschichte. *Revue d'histoire*», *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte* 50/4 (2000), 475–481, hier 476.
- 2 Frédéric Sardet, «Le moment ‹traverse›», *traverse* 1 (2014), 9–17 ; Christoph Conrad, «‹traverse› im Kontext», *traverse* 21/1 (2014), 18–15; Jakob Tanner, «20 Jahre Traverse – Veranstaltung in Bern 5. Sept. 2014 Waisenhausplatz 30, Tra* – Erinnerungen an die Zukunft einer Zeitschrift». Dieser bislang unveröffentlichte Text wird im vorliegenden Heft mit einem zusätzlichen Kommentar des Autors abgedruckt, siehe 64–73.
- 3 Schumacher (wie Anm. 1).
- 4 Tanner (wie Anm. 2).
- 5 Schumacher (wie Anm. 1), 476.
- 6 La Rédaction, «Editorial», *traverse* 1/1 (1994), 8.
- 7 Monika Kalt, Jan Hodel, «Umweltgeschichte – revisited», *traverse* 4/2 (1997), 13–30.
- 8 Carolyn Bilton, «Against Scholarly Enclosures: Reconsidering the Art and Economics of Review», *Capitalism. A Journal of History and Economics* 1 (2019), 231–240.
- 9 Schumacher (wie Anm. 1), 478.
- 10 Ebd., 481.
- 11 Pierre Bourdieu, «La ‹jeunesse› n'est qu'un mot», *Questions de sociologie*, Paris 1984, 143–154.
- 12 Schumacher (wie Anm. 1), 480.
- 13 Angaben nach E-Periodica, E-Mails an Pierre Eichenberger, 14./22. 11. 2023.
- 14 Mario König, «Traverse, 2000 bis 2017. Abonnements und Einzelverkauf: Entwicklung und Strukturen M. K., 3. November 2017», Bericht, verteilt an die Teilnehmer*innen der Langen Sitzung der Redaktion von *traverse*, 4. 11. 2017.
- 15 Hans-Ulrich Schiedt, «Projekt NHZ – Input_kurz», Notizen für die Lange Sitzung der Redaktion von *traverse*, 4. 11. 2017.
- 16 Schumacher (wie Anm. 1), 475 (Résumé).
- 17 Ebd., 476.
- 18 Regula Schmid, Brief an die *travers*-Redaktion, 29. 4. 1993.
- 19 Ebd.
- 20 Andreas Ernst, «‹traverse› heisst Quergang. Eine neue schweizerische Zeitschrift für Geschichte», *Neue Zürcher Zeitung*, 24./25. 6. 1995, 46.
- 21 Der SNF stoppt die Finanzierung von Open-Access-Artikeln in Spezialausgaben, Schweizerischer Nationalfonds, 30. 11. 2023, www.snf.ch/de/g2ICvujLDm9ZAU8d/news/der-snf-stoppt-die-finanzierung-von-open-access-artikeln-in-spezialausgaben (17. 5. 2024).